

## Nadine Cordova

### La psychanalyse et la vie \*

« L'expérience peut m'apprendre que ce que j'ai renié en moi non seulement "est" en moi, mais également "agit" à l'occasion à travers moi <sup>1</sup>. »

#### Introduction

« Une éthique s'annonce, convertie au silence, par l'avenue non de l'effroi, mais du désir [...] <sup>2</sup>. » Cette éthique annoncée en 1960 par Lacan dans « Remarque sur le rapport de Daniel Lagache » ne répond pas à la voix tonitruante du surmoi qui dit *jouis*, mais au désir. Il faudra pourtant à Lacan encore un long chemin pour définir cette avenue du désir et l'éthique de la psychanalyse.

Il va d'abord se mettre dans les pas de Freud, qui est le premier à ouvrir cette voie avec la découverte de l'inconscient. Jusqu'à la naissance de la psychanalyse, l'éthique avait surtout comme objectif de réduire et de discipliner le désir. Elle était plutôt du côté d'une morale plus ou moins implacable. Si Lacan intègre les conquêtes freudiennes, il amorce dans ces années un virage en affirmant que « ce qui se manifeste dans le désir humain, c'est la foncière subduction, [...] subversion, [...] du signifiant <sup>3</sup>. » Il prononce dans ces mêmes années le séminaire *L'Éthique de la psychanalyse* dans lequel il interroge plus avant le désir de l'analyste, désir qu'il définit à ce moment-là comme un désir averti au regard de l'impossible de la structure. Et il soutient déjà que la satisfaction est la seule promesse attendue d'une analyse.

Avec Bernard Nominé nous ouvrons donc le thème de l'année du séminaire Champ lacanien. Comme l'avance l'argument, la psychanalyse n'a pas à se prononcer sur la responsabilité des êtres humains, nous pouvons toutefois réfléchir sur les conséquences de la psychanalyse dans la vie des sujets. Pourquoi ? Parce que Lacan sortira l'éthique de son enclave traditionnelle pour l'articuler au discours. Cela nous oblige à penser l'éthique aux confins

des autres discours, et la situer par rapport à ce qui détermine la pratique analytique.

Comme vous le savez, l'offre d'une analyse que l'analyste fait au futur analysant s'inscrit désormais dans une expérience discursive, une expérience d'un lien social inédit. Elle commence lorsque se produit un changement de discours qui met le sujet au travail : dire n'importe quoi, dire ce qui travaille. L'analyste, quant à lui, devient le garant, le responsable de la présence de l'inconscient, il se fait la cause du désir de l'analysant devenu. L'éthique commence là. Il s'agit pour l'analyste de tenir le cap pour celui qui est animé d'un désir de savoir. Du signifiant quelconque qui enclenche le transfert jusqu'à ce qui le clôt, il y a des mouvements, des secousses, mais ce qui se passe à la fin est différent. La fin est provoquée par ce qui va capitonner l'ensemble des dits analysants, et faire choir l'analyste, puisque la cause du désir revient à l'analysant qui bientôt ne sera plus. On peut penser que le sujet a changé.

L'analyse finie, nous pouvons nous demander si ce processus éthique excède le champ d'une cure, et de la psychanalyse. Ce qui voudrait dire qu'il aurait des effets (bien qu'incalculables) sur la position du sujet face au monde, sur sa conduite, ses choix affectifs, et pourquoi pas politiques, en un mot, sur ses liens affectifs et son lien social. À ce titre, notre position dans les institutions dans lesquelles beaucoup d'entre nous travaillent se modifie-t-elle ? Et jusqu'où pouvons-nous suivre des discours qui vont à l'encontre de l'expérience éthique d'une analyse ?

Quelque chose de cette expérience pourrait donc faire mouche parce que le sujet issu d'une analyse serait d'une certaine façon plus éthique qu'à son entrée, dans le sens où il ne peut plus rien vouloir savoir de la castration, ni renier ce qui le commande. Analyste ou pas, comment le sujet vit-il sa vie après une psychanalyse ? Est-il vivant autrement ?

## La vie

Certains sujets parlent ouvertement dans la presse de l'effet de la psychanalyse. Je lisais à ce propos ce qu'en dit Christine Angot, je cite un petit extrait : « Il y a des choses qui sauvent la vie. Il y en a très peu. La psychanalyse peut sauver la vie. La psychanalyse m'a sauvé la vie, c'est clair et net. L'écriture ne sauve la vie de personne... [Elle poursuit] même quand on a la vie sauvée, c'est pas mal quand on écrit. Ça permet d'attendre que le temps se lève. »

Ces quelques mots choisis viennent résonner avec le titre que j'ai donné aujourd'hui : « La psychanalyse et la vie ». C'est au cœur de ce qu'est

la vie que je voudrais essayer d'attraper la question de l'éthique. Encore s'agit-il de savoir d'où la vie prend son essor.

« L'éthique convertie au silence » pourrait bien trouver ses prémices dans le rapport étroit du besoin et du désir aperçu par Freud. Il a noué avec beaucoup de pertinence le désir aux premières expériences de satisfaction. C'est à partir des besoins vitaux du tout-petit, de la dépendance absolue à un autre qu'éclot quelque chose de la vie subjective. Et Lacan d'apporter dans un tour de force tous les effets de mortifications et de discordances que le langage impose sur le vivant, un vivant prêt à incorporer ce qui lui vient d'un Autre dont le désir n'est pas anonyme. Ce qui fraye la voie au sujet et à son désir avec une envie plus ou moins ardente de vivre. On pourrait peut-être parler de quelque chose qui s'apparente à un pousse à la vie.

Le paradoxe est que la vie humaine et le désir naissent d'une perte de vie. Je trouve ce point capital, et toujours à interroger car viennent se mêler les définitions mêmes de la vie. Je pense ici à ce que Lacan propose dans *Le Savoir du psychanalyste* concernant la castration : « On ne peut plus disposer de l'ensemble des signifiants <sup>4</sup> », ce qui veut dire qu'on ne peut pas tout dire en même temps. La castration signe que la jouissance du vivant est entamée, et que l'Autre comme trésor des signifiants est barré. Ainsi, le corps et les mots se trouvent contaminés par leur rencontre avec toutes les conséquences subjectives et imprévisibles dans le temps de la vie. Il faut ajouter que cette rencontre véhicule un discours, des histoires de vie qui précèdent le sujet. Et là il n'y peut rien. L'expérience analytique se trouve à répondre de ces effets, voire de ses séquelles, au *un par un*.

Nous pouvons déjà reprendre la définition médicale bien connue que Bichat donne de la vie : « La vie est l'ensemble des fonctions qui résistent à la mort. » Et pourquoi pas faire un pont avec ce qui va contre la vie du sujet. N'est-ce pas quelque chose de cet ordre qui est convoqué lorsqu'un corps parlant va voir un *psy* ? Le sujet se plaint d'une façon ou d'une autre de la vie qu'il vit. Il me semble que les demandes touchent toujours quelque chose du sentiment même de la vie, quelque chose qui ne *tourne* plus comme avant jusqu'à parfois révéler « un désordre au joint le plus intime » de ce sentiment.

La question qui inaugure la cure vise toujours un point crucial. Ne peut-on pas identifier ce point comme *un désir de jouissance* qui s'impose de façon vivace mais floue chez le sujet qui demande un premier rendez-vous ? J'utilise à dessein l'expression « désir de jouissance » pour faire écho aux formules de Lacan qui m'ont interpellée dans *Le Désir et son interprétation* quand il parle « du désir masochiste, du désir-suicide, ou du désir oblatif ».

Si le corps et le sujet ne font pas bon ménage, c'est que s'entremêlent de façon confuse le sujet et sa jouissance. Elle qui « pense, calcule et juge <sup>5</sup> ». Elle qui exige, qui ne lâche pas le sujet, et qui ne mâche pas ses *maux*. Et quand elle se montre un peu trop mordante au détour d'incidents, d'événements de la vie, qu'elle commence à conduire le sujet sur un chemin par trop mortifère, certains font le choix de s'adresser là où ils pensent que quelque chose sera entendu. Comme si *parler* dans un certain contexte avait une force de vie, une force de guérison, un dernier espoir. Et si certains sujets répondent à l'offre d'une analyse, c'est que l'inconscient s'est ouvert pour savoir... Alors, quelque chose se meut quand le sujet parle de sa vie, de ses pensées, parce que le dispositif avec son artifice ne laisse aucune chance au flux de la parole de glisser sans fin... Il coupe.

Car le psychanalyste remet en route à chaque analyse la fonction que joue l'objet *a* pour un être parlant. En laissant sa personne en veilleuse le temps des séances, l'analyste incarne déjà quelque chose de l'objet (ce qui interroge sur la possibilité d'occuper cette place). Ce qui est remarquable, c'est que la structure du discours analytique promeut l'objet aux commandes, et a pour effet à son terme son rejet. Se trouvant à cette place d'agent, c'est l'analyste qui est exclu. Ce qui témoigne bien que le sujet a bougé – jusqu'à quel point ?

L'éthique du discours analytique ouvre ainsi la voie à la limite du discours, et par conséquent à la limite du symbolique, c'est-à-dire à sa butée structurale qui est pour tous. Ce n'est pourtant que par le symbolique que l'analysant peut se confronter à ce qui reste, à ce qui fait sa différence absolue, sa singularité. Le discours analytique ne peut pas tout traiter. Pourtant, cette expérience n'est pas sans contrecoup puisque certains font le choix, par exemple, d'occuper à leur tour la place d'analyste.

Si j'insiste sur les conséquences de l'éthique d'une cure sur la vie du sujet, c'est que l'éthique a le plus grand rapport avec ce que Lacan appelle « notre habitation du langage <sup>6</sup> », je dirais notre façon de le vivre, la façon dont il s'impose, dont il se love. D'ailleurs, Lacan ne nous invite-t-il pas avec la passe à chercher, au cœur des vies revisitées par le processus analytique, ce qui pourrait émerger du désir de l'analyste ? L'éthique trouverait-elle sa source dans la vie du désir ? On peut aussi s'interroger sur les analystes. Ne passent-ils pas une bonne partie de leur vie à cette place de semblant, et en formation avec d'autres ? Là, chacun expérimente la façon de tenir ensemble avec les désassortis de *lalangue*.

Faisons un pas de plus car cela ne nous dit pas ce qu'est la vie, et son lien à l'éthique.

## L'éthique au pas de la psychanalyse

Je me tourne maintenant du côté de l'éthique aristotélicienne, dans laquelle se joue la question du désir et de la vie. Lacan qui cherche à cerner ce qu'il en est de l'éthique reviendra plusieurs fois sur l'*Éthique à Nicomaque*. Aristote y affirme que le bien est la « fin des affaires humaines », qui est la visée ultime du désir humain. C'est pour Lacan une morale qui répond à l'époque, et faite pour les vertus <sup>7</sup> des maîtres, « une science du bonheur <sup>8</sup> » dira-t-il.

Or, Lacan rompt avec cette fausse promesse qui ravale le désir, promesse qui n'est pas sans férocité. Les malaises subjectifs et ceux de la civilisation ne laissent aucun doute sur cet impossible horizon, et sur ce qu'est la bonté des hommes. Dans les années 1970, Lacan nomme enfin ce qu'est l'éthique du discours analytique, c'est le « bien-dire <sup>9</sup> », qui est pour lui l'envers de l'éthique du bien du discours du maître. Il faut, finira-t-il par écrire, mettre l'éthique au pas de la psychanalyse <sup>10</sup>. C'est une affirmation forte.

Il faut rappeler que Lacan quand il évoque le bien-dire le rapporte directement à sa pratique. Il dit : « C'est ce que je fais, de ma pratique tirer l'éthique du Bien-dire <sup>11</sup>. » Je me suis interrogée sur cette formulation car elle ne va pas de soi.

On trouve un éclairage dans le compte rendu du séminaire...*Ou pire* <sup>12</sup>. Lacan avance que l'analyse a pour objectif que « le bien-dire satis-fasse ». Lacan l'écrit en deux mots, probablement pour accentuer le *satis* qui veut dire « suffisamment, autant qu'il faut ». La proximité entre les verbes *satis-faire* et *faire* permet ainsi de penser autrement la satisfaction de fin d'analyse déjà pressentie par Lacan. J'oserais cette formule : que bien-dire vous fasse, vous fasse *assez* car il n'y a plus rien à en dire. Le bien-dire n'amène donc pas au bonheur, mais à éprouver une satisfaction liée au bien-dire de l'éthique. Le sujet peut alors rencontrer une satisfaction là où l'insatisfaction foncière ne le laissait pas tranquille. Rien de moral dans tout ça. On comprend mieux l'affirmation simple de Lacan : « Quand l'analysant pense qu'il est heureux de vivre, c'est assez. » Le sujet est heureux de fait, car il doit sa vie à l'heure, encore faut-il qu'il l'expérimente, et surtout qu'il l'admette. Et ça, ce n'est pas toujours gagné, ou c'est gagné par moments.

En outre, l'utilisation du subjonctif du verbe satis-faire n'est pas sans résonner avec le « qu'on dise » de « L'étourdit » qui convoque l'*ex-sistence* du dire, et la contingence. C'est sur ce point qu'un changement de discours se produit ou pas. Ça se noue ou pas dans le discours par l'effet du dire, et pas sans celui de l'analyste.

Je reviens un instant à l'expression « tirer l'éthique du bien-dire » parce que, en écrivant le texte, il y avait quelque chose qui ne me satisfaisait pas assez. C'est en marchant ce matin que je me suis dit : mais oui bien sûr ! on peut l'entendre comme « tirer le fil ». C'est bien ça que fait l'analyste, tirer l'éthique du bien-dire de l'analysant. Éthique qui revient au sujet. Voilà, on pense parfois avec ses pieds... Je ferme la parenthèse.

Alors *quid* de l'expression de Lacan *l'avenue du désir* ? On pourrait bien l'entendre à la fin de la cure comme *a* venu à sa place. C'est à partir d'une coupure franche qu'on peut saisir les effets irréversibles d'une analyse.

Et ce désir de fin qui n'est pas l'apanage du désir *du psychanalyste* se noue au bien-dire par la grâce d'une place que l'analyste accepte d'occuper. Si le sujet a bougé, c'est que quelque chose de son désir a été touché. Il faudrait en vérifier les effets. Et chacun pourrait en répondre. Je me suis toujours demandé si quelque chose de la vie du sujet ne participait pas à ce désir inédit, ou s'il n'était qu'une production du dispositif. Je dirais aujourd'hui que l'un ne va pas sans l'autre. Et que l'éthique est peut-être quelque part dans cet interstice.

C'est dans le séminaire ... *Ou pire* que Lacan épingle de façon plus précise ce qu'est la vie. Il la définit comme, je le cite, « ce qui se démontre n'être que nécessité de discours », j'ajoute au regard de la jouissance. La vie, c'est ce qui répondrait à la nécessité, à la répétition, puisque telle est sa définition. C'est donc la répétition qui mettrait en route la vie, la vie du sujet, et la nécessité de discours. Ainsi, le *sujet produit* peut faire face aux réalités de la vie, et traiter comme il peut ce qui résiste. Mais, quand il n'y arrive plus, que le bricolage psychique est trop coûteux, il peut éprouver une nécessité de parler car quelque chose peut-être ne répond plus. Et l'analyse, justement, « c'est l'art de produire une nécessité de discours », de produire de la vie à partir de ce qui s'est fixé. En fin de compte, l'opération du discours analytique reproduit la névrose que le parent traumatique a produite bien malgré lui, opération qui entame ce qui parasite. Et ce qui fait *satis* à la fin c'est qu'un champ s'ouvre, se dégage, là où c'était, obstrué.

Alors, par l'éthique du bien-dire, l'analyse pourrait-elle conduire le sujet à un « bien-vivre » avec toutes ses discordances ? C'est en ce sens qu'elle peut produire un sujet éthique, une éthique qui excède la cure. La voie éthique de la psychanalyse déborderait donc le dispositif. Cela ne veut pas dire que la vie ne continue pas à répondre à ce qui insiste, mais le sujet peut aborder un peu mieux sa vie sans trop se saborder, voire sans trop saborder les autres, sans être en état d'urgence. Vivre répondrait au seul *bien* qu'est *le dire* malgré ce qui ne cesse pas de s'écrire. Et, là, rien n'est prévisible.

## Conclusion

L'analyse conduite à son terme mettrait-elle le sujet au pas de l'éthique, voire sa vie au pas de l'éthique ? Cela voudrait dire que la cure met le sujet à sa place, et le conduit à répondre de ses actes à l'aune de sa jouissance et à l'heur de la contingence. Elle pourrait rétablir ce que sera sa conduite au regard du réel. Le voici responsable !

Ainsi, la psychanalyse et son bien-dire pourraient se rendre présents dans la cité, et pas que par les psychanalystes, ou ceux qui reprennent le flambeau, pas que par leur discours mais tout simplement parce qu'il y a eu des psychanalyses avec des effets qu'on ne peut pas présager chez le sujet analysé hors du champ de la psychanalyse.

Mais qu'est-ce qui demeure à l'usage de l'expérience pour le sujet ? Les effets peuvent-ils *perdurer* ? Je terminerai sur quelques mots de Lacan dans *R.S.I.* qui nous ramènent au bien, et qui font réfléchir : « Le parlêtre, n'aspire qu'au bien d'où il s'enfonce toujours dans le pire. Ça n'empêche qu'il ne peut pas s'y refuser <sup>13</sup>, hein ! Même pas moi. Là, je suis un grain comme vous tous, broyé dans cette salade. L'ennui, c'est que chacun sait que ça a de bons effets... Je parle de l'analyse ! Que ces bons effets ne durent qu'un temps n'empêche pas que c'est un répit, et que c'est mieux, c'est le cas de le dire, que de ne rien faire. » Est-ce que cela veut dire que le mieux est l'ennemi du bien ? À méditer donc...

*Mots-clés : discours, répétition, contingence.*

---

\* ↑ Intervention au séminaire Champ lacanien « La voie éthique de la psychanalyse », à Paris le 16 novembre 2017.

1. ↑ S. Freud, « Quelques additifs à l'ensemble de l'interprétation des rêves », dans *Résultats, idées, problèmes*, Paris, PUF, 1985, p. 141.

2. ↑ J. Lacan, « Remarques sur le rapport de Daniel Lagache : Psychanalyse et structure de la personnalité », dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 684.

3. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre V, Les Formations de l'inconscient*, Paris, Seuil, 1998, p. 105.

4. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XIX, ...Ou pire*, Paris, Seuil, 2011, p. 34.

*Le Savoir du psychanalyste*, que Lacan tenait à la chapelle de Sainte-Anne, en alternance avec *...Ou pire*, a été scindé en deux parties : les quatre premières leçons sont publiées à part sous le titre *Je parle aux murs* ; les autres leçons sont intégrées au séminaire *...Ou pire*.

5. [↑](#) J. Lacan, « Compte rendu du séminaire XIX », dans *Le Séminaire, Livre XIX, ...Ou pire, op. cit.*, p. 242.
6. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 92.
7. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VII, L'Éthique de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1986, p. 363.
8. [↑](#) *Ibid.*, p. 301.
9. [↑](#) J. Lacan, « Télévision », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 541.
10. [↑](#) J. Lacan, « Compte rendu du séminaire XIX », art. cit., p. 243.
11. [↑](#) J. Lacan, « Télévision », art. cit., p. 541.
12. [↑](#) J. Lacan, « Compte rendu du séminaire XIX », art. cit., p. 243.
13. [↑](#) Serait-ce donc de structure ?